

Carole Fréchette

**DO
pour Dolorès**

la courte échelle

Do

Assise sur le trottoir, au milieu des morceaux de verre éparpillés, je répète comme une litanie: c'était Do. J'en suis presque sûre. C'était Do.

— Mademoiselle, je suis désolé. Est-ce que je peux vous aider?

Le gros homme qui pue l'eau de Cologne s'est accroupi à côté de moi.

— Prenez mon bras. Relevez-vous.

J'entends sa respiration dans mon oreille. Il essaie de me tirer, mais je ne bouge pas. Je me revois, sortant du magasin, tenant mon paquet avec précaution. Je pensais: «Ma mère va l'aimer, le saladier, c'est sûr.» Ma mère adore la vaisselle. Elle en achète sans arrêt, surtout quand elle est déprimée. Elle a des quantités incroyables de vases, de bols, de petits pots de fantaisie, des services entiers qui dorment dans les placards. Elle dit que c'est gai, la vaisselle, et que c'est sécurisant.

«Un saladier importé d'Italie, a dit la vendeuse, une pièce magnifique, en réduction de soixante-quinze pour cent à cause d'une égratignure minuscule sur le côté, qui ne se voit presque pas.» La chance totale. Je n'ai pas hésité une seconde.

La dame a demandé si je voulais un emballage cadeau. Mais il n'y avait pas de boîte assez grande pour contenir la chose, alors j'ai dit: «Ça ne fait rien. Mettez-le dans un sac. Je vais faire attention. Je ne vais pas loin, de toute façon.»

Je pensais à ma mère, qui est complètement déprimée à cause des quarante-cinq ans qu'elle aura demain. Je pensais au sourire de satisfaction qu'elle ferait devant le bol d'un bleu profond, grand comme une baignoire de bébé. Je pensais à son *chum* Jean-Pierre qui allait sûrement faire une remarque idiote. Il gâche toujours tout, Jean-Pierre, avec son humour de petit pied. Et puis je l'ai vue, elle — mais était-ce bien elle? —, qui regardait une vitrine, de l'autre côté de la rue.

J'ai crié «Do!» et j'ai échappé le saladier qui s'est fracassé en mille morceaux.

Elle s'est tournée dans ma direction, l'air de chercher d'où venait le cri, et elle est par-

tie à toute vitesse dans la foule. Je me suis précipitée, mais le gros homme qui pue l'eau de Cologne a choisi ce moment précis pour courir après son autobus. On s'est frappés, je suis tombée, je me suis coupé la main sur un éclat de verre.

— Vous saignez, mademoiselle. Attendez, laissez-moi faire.

Il étanche le sang avec des mouchoirs de papier. Je l'observe, sans rien sentir. On dirait la main de quelqu'un d'autre.

— Ça va?

Le mouchoir rougit très vite. Il en sort un autre, puis un autre.

Est-ce que c'était Do? Une petite robe rouge presque entièrement cachée par un chandail beige informe, ce n'est pas du tout son style. Des bas rayés rouge ketchup et jaune moutarde encore moins. Et les lunettes noires, les souliers plats et, surtout, les cheveux! À peine un petit duvet sur son crâne arrondi. Non, Do n'aurait jamais rasé sa chevelure...

Pourtant, je suis presque sûre que... Les longues jambes, la silhouette, la façon particulière de se déhancher... Mais alors, pourquoi n'a-t-elle pas répondu? Peut-être qu'elle ne m'a pas reconnue. J'aurais dû crier: «C'est

moi, Véro!» J'aurais dû me relever tout de suite, j'aurais dû courir. J'aurais dû.

— Voyons, mademoiselle, il ne faut pas pleurer pour ça.

Qu'est-ce qu'il raconte?

Je touche mes joues. Elles sont mouillées. Il a raison, je pleure. Je n'avais pas remarqué.

— Venez, levez-vous. Vous ne pouvez pas rester là.

— Laissez-moi.

Ma voix est presque méchante.

— Bon. Comme vous voulez. Si je peux vous donner un conseil, retournez au magasin, ils vont vous le remplacer, votre vase.

Il ramasse les plus gros morceaux, les met dans le sac.

— Tenez. Montrez-leur ça. Ils vont comprendre. Je m'excuse encore... Je... Il faut que je m'en aille, maintenant. Mon autobus arrive.

Il part en courant.

Je le regarde monter dans l'autobus. Il me fait un signe de la main. Je ne bouge pas. Je frissonne. Il fait froid pour un 1^{er} juin.

Assise sur le trottoir, je tiens le sac chiffonné de La Cuisine en folie avec, au fond, trois ridicules morceaux de saladier. Un saladier superbe, importé d'Italie. Ma mère

l'aurait adoré. Ma mère adore la vaisselle. Est-ce que je l'ai déjà dit?

Je devrais me lever, je devrais vite chercher un autre cadeau pour ma mère qui est déprimée à cause de ses quarante-cinq ans. Je devrais replacer mes cheveux, essuyer mes joues, me lever lentement, tasser du pied les morceaux de verre, marcher, continuer ma journée.

Mais je ne fais rien. Rien d'autre que pleurer et saigner. C'est ridicule, pensez-vous. Une fille de seize ans et demi qui pleure parce qu'elle est tombée, parce qu'elle a brisé un saladier, parce qu'elle a vu une fille de l'autre côté de la rue, qui ressemble à une autre qu'elle a connue. Une réaction vraiment exagérée, c'est ce que vous pensez. C'est parce que vous ne connaissez pas Do. Vous ne savez pas ce qu'elle a été pour moi. Vous vous dites: «Oui, d'accord, mais pleurer, n'est-ce pas un peu trop?»

Vraiment, on voit que vous ne connaissez pas Do.